

BRUNO DE HALLEUX

Psychose infantile et éthique psychanalytique

“ Pour ceux d’entre nous qui avons la chance et le malheur de nous occuper d’enfants psychotiques, nous avons là un accès au coeur même de l’éthique de la psychanalyse. ” (1)

Surpris par cet énoncé d’Eric Laurent et souhaitant vérifier en quoi notre travail avec ces enfants se situe au coeur d’une éthique psychanalytique, nous faisons ici l’essai de rendre compte d’une série de trois cas d’enfants psychotiques. (2)

Sur la psychose infantile, les repères théoriques laissés par Lacan sont rares; ils sont d’autant plus précieux. Partant de quelques-uns de ses énoncés, il faut donc faire preuve d’invention pour élaborer une clinique différentielle.*

Quelques repères théoriques. (3)

D’une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose

Partant de son écrit de 1957 sur les psychoses, nous ne retiendrons pour ce travail que l’écriture que Lacan donne de la métaphore paternelle. (4)

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} + \text{Nom-du-Père} \frac{A}{\text{Phallus}}$$

Cette écriture est celle du complexe d'Oedipe puisqu'elle fait valoir le Père dans sa fonction symbolique comme médiateur dans la relation de la mère et de l'enfant.

En effet, si on prend **INSERTION EQUATION** on a sous la barre un x, soit une signification inconnue, celle de la place occupée par l'enfant en tant qu'il dépend de la subjectivité de la mère.

En écrivant "x", Lacan indique qu'entre la mère et la place de l'enfant, il n'y a pas d'harmonie. Il s'oppose par là à " ce fantasme postiche bâclé par des psychanalystes d'enfants, celui de l'harmonie logée dans l'habitat maternel ". (5) C'est donc aller à l'encontre de tout ce qu'on peut entendre sur la complétude perdue, sur l'union à retrouver entre l'enfant et la mère. Le "x" écrit non pas une harmonie, mais une énigme, une énigme qui peut trouver à se symboliser dans le phallus. Mais pour cela il y faut l'opération du père. En effet, le père agit par l'intermédiaire de la mère et permet ainsi à l'enfant, grâce au phallus, de trouver une solution à l'énigme que représente pour lui les allées et venues de sa mère, soit ce que Lacan appelle le " Désir de la Mère ". A la question de ce qu'elle désire, l'enfant trouve le phallus comme réponse et découvre ainsi une issue au traquenard oedipien. Ce n'est toutefois qu'une solution transitoire, parce que c'est une réponse seulement sur le versant du signifiant; elle masque ainsi au sujet que l'Autre du rapport sexuel n'est pas la mère, mais une femme. (6)

L'Oedipe et la fonction du père sont ainsi remis en valeur par cette écriture de la métaphore paternelle. A cette époque, la psychose est donc référée à la forclusion d'un signifiant particulier, celui du Nom-du-Père. Ceci n'est pas sans difficultés, car le Nom-du-Père est comme tel un signifiant problématique. En outre, il n'est pas un concept spécialement opérant dans l'abord phénoménologique de l'enfant psychotique.

Le Séminaire XI

Il s'agit de la réponse que fait Lacan dans son séminaire en 1964 à Maud Manonni qui vient de publier " L'enfant arriéré et sa mère ". (7) Ce que Manonni essaie de désigner dans son ouvrage, Lacan le précise : ce n'est pas tellement que l'enfant débile et sa mère n'ont qu'un corps ou qu'une seule blessure (c'est la thèse de Manonni), mais c'est qu'ils n'ont qu'un seul signifiant. " J'irai jusqu'à formuler que lorsqu'il n'y a pas d'intervalle entre S1 et S2, lorsque le premier couple de signifiants se solidifie, s'holophrase, nous avons le modèle de toute une série de cas. " (8)

Dans cette série, Lacan range la dimension psychotique. On n'y considère donc pas le couple de l'enfant et de la mère, mais plutôt le couple de signifiants. Le couple de la mère et de l'enfant ne forme pas un seul corps; c'est un couple de signifiants qui se solidifie, qui se gèle et qui forme par là une holophrase. Le couple de signifiants se réduit, se fige, se pétrifie de sorte que le signifiant holophrasé qui en résulte, vient représenter le sujet psychotique mais sans le renvoi à un autre signifiant; autrement dit, l'ouverture dialectique propre à la structure binaire du signifiant est empêchée. (9)

Deux notes sur l'enfant (10)

Grâce à ces lettres apparemment simples que Lacan adresse à Jenny Aubry, on peut saisir ce qui se passe lorsque la fonction paternelle est opérante ou ne l'est pas.

Dans le premier des cas, " le symptôme de l'enfant se définit comme représentant de la vérité, vérité du couple familial. C'est là le cas le plus complexe mais aussi le plus ouvert à nos interventions ". Lorsque l'opération du père ne fonctionne pas, — c'est le second cas — Lacan signale que c'est directement comme corrélatif d'un fantasme que l'enfant est intéressé. " L'articulation se réduit de beaucoup quand le symptôme qui vient à dominer ressortit à la subjectivité de la mère. " Ce qui domine ici, ce n'est plus l'enfant pris par le biais de l'Oedipe dans son rapport au phallus, mais bien plutôt l'enfant comme corrélatif d'un fantasme et spécialement du fantasme maternel. " Il est offert à un plus grand subornement dans le fantasme. " L'accent est mis ici sur le retour à la mère, à la subjectivité de la mère, à la prise fantasmatique dont l'enfant est l'"objet." L'enfant devient l'"objet" de la mère et n'a plus de fonction que de révéler la vérité de cet objet.

On passe de l'enfant représentant de la vérité du couple familial, version signifiante, celle qui est la plus ouverte à nos interventions, à l'enfant révélateur de la vérité de cet "objet".

En 1958, la psychose est repérée sur le manque d'un signifiant particulier, celui du Nom-du-Père et de la signification qu'il engendre, le phallus, alors qu'en 1969, Lacan le corrèle à la prise dans le fantasme de la mère

" Discours de clôture des journées sur les psychoses chez l'enfant ".

Dans ce texte, nous retrouvons une indication fondamentale de Lacan concernant l'éthique de la psychanalyse. Elle est, dit Lacan, au principe même du champ de notre fonction et il fait remarquer à tous les

conférenciers qui l'ont précédé que " rien n'a été plus rare en nos propos de ces deux jours que le recours à l'un de ces termes qu'on peut appeler le rapport sexuel, l'inconscient, la jouissance ". (11) La jouissance occupe ici une place centrale. " Toute formation humaine a pour essence et non pour accident de refréner la jouissance. " Plus tard, avec le séminaire sur *L'envers de la psychanalyse*, Lacan va conceptualiser les dites " formations humaines " avec les discours; ils impliquent une impossibilité de la jouissance, ce qui est congruent avec le hors-discours de l'enfant psychotique.

Toutefois le psychotique est dans le langage; un enfant qui se bouche les oreilles, dit Lacan, se bouche les oreilles, à quoi ? A quelque chose en train de se parler, puisque du verbe il se protège. Mais qu'il soit hors discours laisse le psychotique sous l'emprise d'une jouissance non réglée par l'inscription d'une interdiction. Concernant la psychose et notamment la psychose infantile, nous avons donc avantage à nous pencher sur le rapport qu'elle inscrit du sujet à la jouissance.

Ce texte recentre donc la problématique sur la jouissance sans passer par le Nom-du-Père. Remarquons l'absence du phallus dans l'écriture des discours.

Présentation des " Mémoires " du président Schreber en traduction française.

Il y a encore une référence centrale de Lacan, référence peu connue datant de 1966. Il s'agit de sa préface à la traduction des " Mémoires " de Schreber où Lacan donne une expression plutôt rare, et en fait difficile, concernant le sujet en tant que coordonné à la jouissance. Il y parle de la " polarité la plus récente à s'y promouvoir du sujet de la jouissance au sujet que représente le signifiant pour un signifiant toujours autre, n'est-ce pas là ce qui va nous permettre une définition plus précise de la paranoïa comme identifiant la jouissance dans ce lieu de l'Autre comme tel. " (12) Ceci pour indiquer la bascule introduite par le *Séminaire XI* et précisée dès 1966 ; l'abord de la psychose infantile par le biais du fantasme et de la jouissance correspond au fil suivi par Lacan dans son enseignement.

Ce dernier texte nous fournit une précieuse indication quant au diagnostic de paranoïa. Identifier la jouissance au lieu de l'Autre constitue un des modes du retour de la jouissance pour un psychotique. Que cette jouissance fasse retour sur le corps nous permet d'affiner notre diagnostic de psychose en schizophrénie. (13) Aux Journées sur l'autisme à Toulouse, en septembre 1987, Eric Laurent complétait cette série en proposant de vérifier que pour l'autisme, la jouissance fait retour sur ce qui fait bord.

Gérard ou Michel Sardou

L'histoire de Gérard nous paraît exemplaire du rapport particulier qui se joue dans son abord du phallus.

A son arrivée à l'Antenne 110 — il a six ans — il ne parle pas, pleure beaucoup et baragouine des sons étranges. Il est très raide, figé corporellement, surtout quand on l'approche. Il est incapable du moindre exercice physique comme de se coucher sur le sol, monter ou descendre une pente, se mettre dans un bain. Sa présence est un peu celle d'une ombre, ce genre de personnage qui disparaît sous terre dès qu'on l'interpelle ou qu'on s'en approche. Peu à peu, il va se mettre à parler de manière distincte; seul une grande répétition dans ses interpellations, ses discours et ses imitations le caractérise.

Il s'attache particulièrement au dernier homme arrivé dans l'équipe. Il s'y attache d'autant plus que cet homme est réservé, effacé ou incolore. Il s'agit souvent d'un membre de l'équipe un peu à part, comme le chauffeur, l'objecteur de conscience ou un stagiaire. Il y a donc un certain mouvement dans ses accrochages mais cela ne met pas Gérard au travail. Aucune ébauche d'identification qui constituerait une assise pour des apprentissages, aucune prise solide qui l'arrimerait dans une chaîne signifiante.

Au niveau spéculaire

Gérard a une manière particulière de se positionner devant une surface qui lui renvoie son image. Il le fait discrètement, faisant croire qu'il s'adresse à l'adulte proche de lui, alors qu'en fait, c'est à la vitre ou au miroir au delà de l'adulte qu'il s'intéresse.

On découvre ainsi chez Gérard un intérêt particulier pour son image spéculaire et on vérifiera plus tard combien il est attentif à l'image qu'il donne aux autres. Par exemple, suite à une légère opération de ses oreilles qu'il avait en anse, il est revenu de l'hôpital radieux affichant une fierté que nous ne lui connaissons pas. Depuis, il choisit ses vêtements avec soin, se coiffe avec attention et apprécie les compliments. L'image du corps reste pourtant morcelée. Ses dessins se réduisent habituellement à un rond pour la tête, deux traits pour le reste du corps et des yeux hors du visage.

L'accentuation de ce registre imaginaire dans lequel Gérard évolue lui a sans doute permis de développer des capacités d'imitation incroyables. Il est en effet capable d'imiter parfaitement n'importe quel personnage un peu important de son entourage; il passe en fait une grande partie

de son temps à imiter Michel Sardou, un personnage idolâtré dans sa famille. Mais il peut aussi bien contrefaire à s'y méprendre tout adulte ou enfant jusque dans le plus petit trait; il repère ainsi des tics, des intonations de voix, des manières de soupirer, des gestes infimes ... Il est alors le reflet parfait de l'autre, une copie conforme; il est si fort qu'il est capable de faire croire à la présence d'un enfant absent par la seule imitation d'un de ses bruits.

Habituellement il produit ses mimiques quand il est seul, hors du regard de l'Autre. Il a toutefois évolué car peu à peu il a pris une certaine assurance. Cependant de manière générale, il arrête dès qu'il se sent regardé ou écouté. Il paraît alors ennuyé et gêné; il se détourne, sourit un peu et va continuer plus loin dès qu'il se croit à nouveau seul. Il a aussi une manière personnelle de recevoir une remontrance d'un adulte. D'abord il se fige, puis peu après, il la reproduit telle quelle dès qu'il est seul. Cette fois, c'est lui, comme l'adulte, qui est fâché. Manière pour Gérard de tamponner comme il peut un Surmoi sévère et implacable. Par ailleurs, Gérard apprécie de participer à nos réunions de synthèse. Il est le seul enfant de l'Antenne à avoir suivi fidèlement le séminaire hebdomadaire qui porte sur les Ecrits de Lacan !

Ces traits rapidement esquissés nous permettent de conclure à la prévalence de l'axe imaginaire propre au schéma L, l'axe $a - a'$, où s'entretient un rapport de symétrie entre a et son image a' . A ce niveau de fonctionnement, dans cette relation spéculaire où Gérard imite si bien ses objets, il n'y a pas de perte. L'image est reproduite parfaitement, avec exactitude, car le phallus, indice différentiel entre l'image et le sujet, n'a pas été mis en place pour lui.

Au niveau symbolique

Si cet enfant passe ses journées à imiter l'autre, il perd tous ses moyens dès qu'il est interpellé par l'Autre. Gérard est à l'aise tant qu'il se situe sur l'axe imaginaire, l'axe propre à l'image — le reflet de ce qu'il est, de ce qu'il connaît déjà — l'axe de la complicité et de la connivence. Sur ce terrain balisé, il dirige la scène, la domine, joue au chef. Mais tout bascule dès qu'il est confronté à l'axe symbolique S — A, cet axe où la dimension du désir de l'Autre est foncièrement énigmatique pour le sujet. Le moindre regard, la plus petite interrogation, une demande neuve ont pour effet de l'angoisser vivement. Il disparaît sous terre, submergé par l'angoisse; rien ne la canalise, ne la régule; il se fige, bégaye, commence à trembler et ne trouve aucun support pour symboliser la signification mystérieuse qui lui est adressée. Ce qu'il y a de foncièrement énigmatique dans et chez l'Autre ne peut se symboliser. A ces moments, il semble ne pas pouvoir trouver les signifiants adéquats à cause de la béance qui se

trouve soudain entrouverte à ses pieds. Il lui manque la clé, ce signifiant particulier — le Nom du Père — ce signifiant qui organise la signification dans son ensemble, ce signifiant tout seul, sans S2, ce signifiant qui par l'opération de la métaphore paternelle installe le phallus permettant ainsi de désigner dans leur ensemble les effets du signifié.

Si la signification phallique manque, “ il s'agit de concevoir, non pas d'imaginer, ce qui se passe pour un sujet quand la question lui vient de là où il n'y a pas de signifiant, quand c'est le trou, le manque qui se fait sentir comme tel. ” (14)

Gérard, un enfant paranoïaque ?

Le moins qu'on puisse dire concernant le père de Gérard, c'est qu'il n'est pas en place d'idéal. Il n'en parle jamais. Disons que c'est un “ petit ” monsieur plutôt insignifiant, qui circule entre le chômage, la maladie et un travail d'ouvrier de nuit. La mère par contre est dotée d'un pouvoir surnaturel — elle le dit en tout cas. Elle est capable de prédire une mort prochaine. Son mari n'est pour elle qu'un enfant supplémentaire. Elle a tout, dit Gérard et rien ne lui fait obstacle.

Par exemple, lors de l'inscription de son fils, elle a menacé de faire appel au roi, si nous persistions dans notre idée de le prendre comme interne. Faire appel au roi c'est aller chercher ce qui fait loi ou autorité dans le réel, là où cela manque dans le symbolique, dans sa parole, ou dans celle du père. Elle n'a aucun projet ou rêve pour ses enfants. Pourtant, c'est bien elle qui a placé Michel Sardou au centre de sa famille; tous suivent ses concerts en Belgique et à l'étranger. Elle a donc situé le chanteur en lieu et place d'idéal de ce qu'elle n'a pas trouvé chez son homme.

On commence à saisir pourquoi ce garçon passe tant d'heures à imiter ce chanteur. Car en se réalisant comme Michel Sardou, il tente par là de venir occuper la place du phallus non symbolisé par la mère. Par ce collage imaginaire au phallus maternel, il tâche de colmater son fantasme. Pris dans ce fantasme, il est Michel Sardou qui réalise l'objet du fantasme de la mère. Il y a donc une collusion, un recouvrement entre grand I (Michel Sardou) et l'objet *a*. Par rapport au phallus, Gérard est pris dans une problématique non pas de l'avoir ou de ne pas l'avoir, mais de l'être ou de ne pas l'être. En effet si le désir de sa mère n'a pas trouvé la médiation habituelle, celle qu'assure normalement la fonction du père, il ne reste plus à Gérard qu'à se pétrifier comme phallus pour la satisfaire.

Nadine, ou comment faire fonction de l'organe

A onze ans, Nadine ne parle pas; elle passe son temps à explorer le monde autour d'elle.

La passion pour les trous.

Tous les trous la fascinent; d'abord ceux du corps : la bouche, l'anus, les yeux et les oreilles; mais aussi le nombril où elle colle son oeil comme pour voir au-delà; ce qui l'intéresse surtout en effet, c'est ce qui se situe au-delà du trou, de l'autre côté. Ensuite elle se passionne pour les trous autour d'elle, ceux formés par des ciseaux, ceux qu'elle découvre dans un rideau ou dans un vêtement. Si le trou la fascine, le remplir constitue une de ses occupations. Elle peut ainsi remplir sa bouche d'aliments, les régurgiter et recommencer son jeu. Elle prend plaisir à se caler entre les jambes d'un adulte; elle se recouvre alors d'un voile; parfois sous le voile, elle prend son assiette et lui donne à manger à la cuillère dans cet espace clos.

La passion de la complétude

Lors de ses découvertes, Nadine ne tolère pas l'incomplétude; elle ne supporte aucun manque dans une série ou dans une image. Ainsi, un objet déplacé est immédiatement remis à sa place. Si elle enlève une chaussure à quelqu'un pour en faire un objet d'investigation, elle la remet à chaque fois. Elle hurle si on lui prend un cheveu, et se bat pour le récupérer. Son rapport à l'objet est différent du nôtre. Ainsi, elle refuse d'échanger un jouet, un vêtement contre un autre identique. Ceci nous indique le versant non signifiant de l'objet. Il n'a pas ce statut du signifiant qui permet à chacun de nous d'échanger des marchandises d'égale valeur.

La passion du point d'équilibre

A côté de l'exploration incessante de tous les objets de son entourage, Nadine se passionne pour ce qu'on pourrait appeler le point limite, notamment le point d'équilibre. Ainsi, elle met un couvert en équilibre sur le bord d'une assiette, et joue pendant des heures à le faire balancer; sur le dos, couchée sur une table, elle se glisse doucement vers le sol mais s'arrête juste avant de tomber; à vélo elle se laisse aller sur la pente du jardin, les pieds pendants, cherchant son équilibre. Elle compte aussi impérativement sur l'Autre. Elle peut d'un muret ou d'une hauteur quelconque se lancer dans les bras de quelqu'un, ne doutant pas un instant que l'autre pourrait ne pas la rattraper. Sa confiance en un Autre non défaillant est totale. Elle ne tombe jamais, en tout cas de son fait.

La jouissance de Nadine

On peut se demander pourquoi Nadine passe tant de temps à expérimenter le monde dans lequel elle se trouve.

Pour elle, le phallus n'a pas joué son rôle de régulateur de la jouissance — le phallus fonctionne un peu comme une boussole, il permet un accès réglé à sa jouissance. Parce qu'il lui manque ce médiateur phallique, Nadine n'a qu'un accès déréglé, non médiatisé, opaque à la question de sa jouissance. Elle est directement confrontée à une jouissance sans limite; elle passe ainsi un temps infini à tâcher de trouver une mesure qui lui soit propre. En témoigne son vif intérêt pour les découvertes sexuelles. Elle peut prendre le sexe d'un garçon de 15 ans dans sa main, toucher les seins d'une éducatrice, déculotter toutes les poupées à sa portée... Nous saisissons ainsi ses efforts pour tenter de faire fonction de sa jouissance.

Il nous reste à envisager ce qui peut être mis en place pour elle. Quelque chose qui lui permette de l'écartier quelque peu de son affrontement immédiat avec un monde où aucune règle, ni aucun ordre n'est de mise. Le point organisateur de ce monde manque; Nadine se voue alors à en vérifier inlassablement son mode de fonctionnement. Elle démontre ainsi son aliénation à une jouissance qui la déborde, une jouissance qui n'est pas interdite.

Quel diagnostic ?

Son anamnèse nous révèle des éléments essentiels. En effet, à sa naissance Nadine a perdu l'usage d'un oeil par manque d'oxygène. Pour une raison inconnue, elle aurait subi une trépanation peu après. Comment ne pas mettre en série dès lors la dissymétrie de la vision avec sa recherche continuelle de l'équilibre. Là où il y a eu pour Nadine perte réelle d'un organe, puis, peu après, trou réel en elle — la trépanation — on aperçoit, il nous semble, que toutes ses activités onze années plus tard sont orientées vers cette tentative impossible de recollement de l'objet réel perdu.

L'objet symbolique, lui, n'a pas été perdu. Nadine n'a pas symbolisé sa jouissance, elle n'a pas concentré sa jouissance — dans ce que Lacan appelle l'objet condensateur de jouissance — pour la perdre. Dès lors, avec cette jouissance non localisée, son corps peut devenir tout entier zone érogène. Qu'est-ce qui fait qu'il y ait pour un sujet perte ? D'où vient le trou qui permet au langage de s'incorporer ? Le trou — Freud dit "castration" — vient de l'Autre, et non pas du sujet. L'objet n'ayant pas été perdu pour Nadine, elle le cherche alors partout, sur l'Autre, sur le corps de l'Autre à l'occasion.

Cela nous donne des directions de travail pour essayer d'opérer avec le trou, avec le bord du trou, sa limite, son cerne.

Martine, enfant martyr du fantasme maternel

Un refus symbolique

Dans une famille bourgeoise qui a ses traditions, l'arrière grand-mère paternelle a refusé d'inscrire Martine dans l'arbre généalogique de la famille.

L'enfant présente un geste continu des mains qu'elle porte à sa bouche; le plus souvent à l'écart des autres enfants, elle ne s'intéresse à personne sauf à celui qui a beaucoup de temps à lui consacrer. Nous voyons les parents depuis deux ans; son histoire est difficile à construire.

Martine est une petite Rwandaise adoptée par une famille belge dont les parents enseignaient. La mère, que nous appellerons Leïla, a elle-même été adoptée à l'âge de cinq ans. Elle s'est promise alors d'accueillir un enfant dès qu'elle le pourrait. L'histoire de Leïla a toute son importance. Car c'est son père, impuissant, qui a voulu cette petite algérienne et ce, contre l'avis de sa femme. Dans ce ménage qui battait déjà de l'aile, l'adoption de deux enfants coup sur coup n'a rien fait pour arranger les choses. La mère de Leïla — grand-mère de Martine — n'a jamais accepté cette adoption imposée par son mari; elle supporte tant bien que mal Leïla jusqu'à sa majorité et met alors son mari en demeure de choisir entre elle ou sa fille. Choix exclusif — elle ou moi — où elle perd, puisque la fille fut choisie. Sa femme, fidèle à sa parole, quitte le foyer.

La mère de Martine se situe dès lors dans une position problématique; choisie par son père contre sa mère, elle se trouve donc dans un rapport quasi incestueux.

Revenons à Martine et aux circonstances de son adoption. Par un dimanche pluvieux et ennuyeux, les parents avaient orienté leur promenade vers un orphelinat. Au moment où les parents adoptent Martine, Leïla tombe enceinte de sa première fille. Tout va bien jusqu'à la naissance du deuxième enfant, un garçon. Martine a alors deux ans, commence à parler et se comporte comme n'importe quelle petite fille de son âge. Mais à la naissance du bébé Martine régresse en quelques jours et perd tous ses acquis soudainement. La mère se l'explique par la jalousie excessive dont Martine fait preuve. Elle montre une grande agressivité envers le nourrisson, veut le frapper, prendre sa place sur les genoux de sa mère à tel point qu'ils doivent l'éloigner en la plaçant dans son parc pendant de longs moments. Leïla aura encore coup sur coup deux autres enfants; elle nous

dira qu'à chaque naissance, Martine fait preuve d'un regain d'agressivité comme si elle était laissée tomber.

Agneau pour son (grand-)père

Martine est en trop; elle ne compte pour rien dans cette famille, elle n'est pas un enfant pour le mari de sa mère, mais bien un enfant offert à son propre père. En adoptant Martine, elle procure à son père adoptif l'enfant qu'il n'a jamais eu. Car elle a une dette envers ce père, une dette impossible à apurer envers celui qui l'a préféré à sa femme. Martine ne constitue dès lors que le prix de cette dette; elle cristallise ce point où Leïla sera toujours en dette, ce point où sa mère ne peut se dégager du désir de son père qui l'a si solidement fixée en la choisissant. Comme prix à payer pour son accès à être femme, Martine vient en place d'objet *a* dans le fantasme de sa mère et clôt par là chez elle toute question qui pourrait interroger sa position subjective. Martine incarne cette place d'enfant martyr du fantasme maternel. Ceci est confirmé cliniquement. Seul le grand-père maternel se préoccupe beaucoup de Martine. Il pense à ses anniversaires, demande de ses nouvelles, vient la voir ...

Mukamana

Martine peut gonfler son ventre d'air jusqu'à se rendre difforme. Elle retient alors sa respiration pendant un temps puis expire et recommence peu après. Or, sa mère est tombée enceinte quatre fois en cinq ans. Si nous rapprochons cette caractéristique de Martine avec ce fait, on ne peut s'empêcher de penser qu'elle rappelle par là, avec le réel de son corps, qu'elle seule n'a pas été dans le ventre de sa mère; elle en a été exclue. Elle se pétrifie ainsi en jouant avec son ventre qu'elle gonfle et dégonfle sans cesse comme une commémoration du désir de sa mère, être enceinte.

Bien sûr, tout ceci ne détermine pas nécessairement une psychose. Les éléments antérieurs à son adoption manquent. Nous savons seulement que sa mère biologique est décédée lors de l'accouchement. Martine n'avait pas de prénom à son arrivée à l'orphelinat. On lui a donné alors le nom de *Mukamana*, ce qui serait un espèce de totem signifiant " Celle qui n'a pas de nom ".

Conclusions

Nous nous sommes souvent demandé ce que nous pouvions faire avec Martine, mais aussi bien avec d'autres enfants psychotiques comme elle.

Lacan nous encourageait à se faire les secrétaires de l'aliéné, c'est-à-dire à prendre tout ce que le sujet psychotique nous raconte au pied de la lettre. A l'Antenne, tout est reçu comme du signifiant : un cri, un geste, un regard, un sourire ou une grimace. Cela rend nos réunions dites de parole extrêmement animées. L'enfant psychotique est dans le langage, il est hors discours. Ces enfants qui ne parlent pas sont néanmoins des parlêtres; ils nous témoignent qu'ils sont dans le langage avec un mode particulier de réalisation du symbolique. Autour de ce symbolique qui leur est propre, il y a tout un savoir à élaborer.

“ Comment ne pas voir que ces enfants aussi autistes qu'ils soient, sont des êtres de langage, eux qui aperçoivent effectivement ce cauchemar vraiment analytique que Lacan appelle la lamelle ? (...) Cela n'est pas rassurant : supposez seulement que ça vienne vous envelopper le visage pendant que vous dormez tranquillement. Eh bien ce sont des gosses qui me paraissent vivre dans ce type de cauchemar, ce qui fait que c'est aussi une raison de plus de les maintenir, nous, comme des êtres de langage. ⁽¹⁵⁾

Antonio Di Ciaccia avait l'habitude d'appeler le plus autiste de nos enfants, son maître. Aujourd'hui seulement nous apercevons un peu en quoi cet enfant avait tout à nous apprendre sur ce qui constitue le tranchant, la quintessence du champ de la psychanalyse.

Pour conclure, nous croyons qu'il y a là une éthique en jeu. Ces enfants nous permettent d'approcher cette problématique essentielle des rapports d'un sujet avec sa jouissance. Il faut bien sûr faire l'effort de se rompre aux phénomènes pour pouvoir les accueillir, en faire série, et en tirer quelque savoir.

NOTES

* Reprise d'une intervention faite à Bordeaux en avril 1991. Maryse Roy nous y avait invité dans le cadre d'une formation permanente.

- (¹) E. Laurent, " La psychose chez l'enfant dans l'enseignement de Lacan ", *Quarto*, IX, p. 12-13.
- (²) Il s'agit d'une clinique institutionnelle. Le travail présenté ici est un travail d'équipe; nous avons seulement fait l'effort de prendre quelques notes après chaque " atelier " et d'écouter attentivement nos collègues lors de la réunion hebdomadaire de synthèse.
- (³) Pour ce point, nous nous sommes inspirés partiellement d'un cours inédit d'Eric Laurent datant du 27 mars 1991.
- (⁴) J. Lacan, " D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ", *Ecrits*, Seuil, p. 557.
- (⁵) J. Lacan, " Discours de clôture des journées sur les psychoses chez l'enfant ", *Quarto*, XV, p. 30.
- (⁶) Michel Silvestre, " La névrose infantile selon Freud ", *Demain la Psychanalyse*, Navarin, Paris, p. 210.
- (⁷) M. Mannoni, *L'enfant arriéré et sa mère*, Seuil, 1964.
- (⁸) J. Lacan, *le Séminaire*, livre XI, *les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, pp. 53-54.
- (⁹) Concernant l'holophrase, nous renvoyons le lecteur à l'excellent travail d'Alexandre Stevens, " L'holophrase, entre psychose et psychosomatique ", *Ornicar ?*, 42, 1987, pp. 44-71.
- (¹⁰) J. Lacan, " Deux notes sur l'enfant ", *Ornicar ?*, 37, 1986, p. 13-14.
- (¹¹) J. Lacan, " Discours de clôture des journées sur les psychoses chez l'enfant ", *Recherches*, 8, 1967.
- (¹²) *Ornicar*, 38.
- (¹³) Cfr. la conférence de J.-A. Miller, " Schizophrénie et paranoïa ", *Quarto*, XI, pp. 18-38.
- (¹⁴) J. Lacan, *le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Seuil, 1981, p. 228.
- (¹⁵) E. Laurent, " De quelques problèmes de surface dans la psychose et l'autisme ", *Quarto*, II, p. 44.